

<http://divergences.be/spip.php?article648>



Christiane Passevant

« La guerre continue et n'est pas encore terminée » (3^e partie)

- Archives - Archives Générales 2006 - 2022 - 2008 - N°11. Janvier/January/Januar 2008. - Arts / Cinéma / Movie/ etc. - Le cinéma libanais -

Date de mise en ligne : mardi 15 janvier 2008

Copyright © Divergences Revue libertaire en ligne - Tous droits réservés

« Images, état des lieux », un beau titre pour la découverte des images nouvelles venues du Liban en reconstruction mais aussi en pleine mutation cinématographique. Depuis cette présentation, d'autres films libanais sont sortis sur les écrans, la guerre de juillet 2006 a détruit un peu plus le pays, mais son cinéma n'a cessé de montrer une réalité libanaise complexe.

Danièle Arbid est certainement l'une des cinéastes les plus originales de sa génération. Tout en questionnant inlassablement l'histoire officielle, l'histoire intime des êtres, elle revient sur sa mémoire personnelle de la guerre civile et le mal-être de l'adolescence dans son film *Dans mes champs de bataille* (2004). Autre journal intime et familial, celui qu'elle filme dans les *Conversations de salon*, ou encore, dans une autre intimité qu'elle explore en se coulant dans l'univers de *l'Homme perdu* [1]. Deux hommes se cherchent et cherchent l'autre dans le Moyen-Orient, cet espace meurtri, dévasté par endroits, revendiqué... en conflit. Qui est l'homme perdu ? L'homme oriental qui parle à peine, qui est peut-être un de ces disparus de la guerre civile de 1975-1991 ?

L'homme occidental, dont le personnage est inspiré d'Antoine d'Agata ? « Ce film trouve son origine dans mon rapport particulier à mon pays, le Liban. » L'errance, l'intimité, le questionnement de soi à travers l'autre. Une amitié se noue entre ces deux hommes perdus, « deux écorchés vifs qui se nourrissent l'un de l'autre, comme des vampires... »

Autre homme perdu, le personnage du nouveau film de Ghassan Salhab, *le Dernier Homme* [2], où il est question de perte de repères et de vampirisme... et de Beyrouth comme dans tous les films de Ghassan Salhab. Un film distribué aux États-Unis et qui le sera prochainement en France.

Les réalisatrices libanaises sont à l'honneur, Randa Chahal Sabbag remporte le lion d'argent au festival de Venise en 2003 avec un très joli film, *le Cerf-Volant*. C'est un conte de la guerre, une histoire de cette région. Un village libanais, en partie annexé par Israël, est coupé en deux par des barbelés et un no man's land truffé de mines. Seuls les cerfs-volants ne connaissent pas la frontière. Les familles séparées communiquent par mégaphones. Du haut de son mirador, un garde-frontière observe une jeune fille, Lamia, et peu à peu s'établit un lien entre eux, sans paroles. Mais les parents de Lamia ont décidé de la marier à son cousin, dans l'autre moitié du village « ennemi », selon l'occupant... Randa Chahal Sabbag est une cinéaste engagée et son film, *le Cerf-Volant*, est un constat des méfaits de la guerre, de son absurdité et des conséquences de l'occupation.

Caramel, de Nadine Labaki [3], est récent, sa sortie date d'août 2007. Plus léger, il se situe dans un univers féminin, un salon de beauté à Beyrouth. Dialogues savoureux, actrices justes et émouvantes, personnages secondaires admirablement joués. La société libanaise qui se dévoile à travers tous ces portraits de femmes et leurs problèmes, celle qui aime un homme marié, celle qui n'ose pas avouer qu'elle n'est plus vierge, l'éternelle victime, l'homosexuelle, la mère de famille qui ment sur son âge et participe à tous les castings, celle qui ne croit plus en rien... Elles existent à l'écran et on y croit. Une jolie réussite remarquée au festival de Cannes dans la Quinzaine des réalisateurs. Nadine Labaki est aussi scénariste et comédienne, elle a joué dans *Bosta* [4], le premier long métrage de Philippe Aractingi.

Succès de l'année 2006, *Bosta* a été distribué au Liban et, contre toute attente, a fait davantage d'entrées que les grosses productions étrangères, mais a également fait le tour des pays arabes. Bien différent est le second film de Philippe Aractingi, *Sous les bombes* [5], tourné à partir du 21 juillet 2006. Le film est simple : une jeune femme cherche son fils sous les bombes. « Ce film, réalisé là-bas, sous les bombes, était ma seule arme pour affronter mes propres démons et tenter d'exorciser ma peur », déclare le réalisateur.

Zeina est libanaise et vit à Dubaï. Pour éviter à l'enfant les déchirements de son divorce, elle l'a confié à sa sœur, Maha, qui vit à Kherbet Selem, un village du sud du Liban. La guerre éclate, les bombardements se succèdent, le blocus l'empêche de rejoindre Maha et son fils Karim, âgé de 6 ans. Elle atteint finalement le port de Beyrouth le jour

du cessez-le-feu et tente de rejoindre le Sud en taxi. Mais elle se heurte à des refus : « La guerre peut reprendre à tout instant, elle continue là-bas. C'est trop dangereux ! », et le seul chauffeur qui accepte le risque pour 300 dollars, c'est Tony... Commence alors un voyage dont personne ne sortira indemne, ni Zeina, ni Tony, ni le public dans la salle... Un voyage au bout de l'horreur quand Zeina hurle : « Ce n'est pas ma guerre ! Ce n'est pas ta guerre, Maha ! »

Philippe Aractingi : « Au début de la guerre, le film s'est imposé à moi. J'ai eu une réaction, à chaud, de colère et de haine. J'ai suffisamment travaillé comme documentariste [6] pour comprendre que l'autre n'est pas haïssable, que l'autre est aussi mauvais que moi. J'ai grandi pendant la guerre, en 1975, 1977 on me disait : "L'autre, c'est le méchant, le Palestinien, le musulman." Quand j'ai pris ma caméra, j'ai fait un film sur la douleur des mères et, à cette occasion, j'ai rencontré l'autre et je me suis rendu compte que l'autre est aussi bon ou mauvais que les miens. Et cette notion d'identité s'est diluée pour moi, c'est celle que gardent les personnes qui font la guerre.

» Mais la première chose ressentie en 2006, c'est la haine et la colère contre ceux qui ont commencé la guerre. Et il a fallu que je me défende contre ces sentiments, il a fallu dépasser cela, ne pas entrer dans la même spirale. J'ai appelé un ami, je lui ai expliqué ce que je ressentais et je lui ai demandé son aide. Il est juif et ce n'est pas un hasard si c'est lui que j'ai appelé, lui et pas un autre. J'ai parlé du film, nous avons travaillé le scénario, mais je ne met pas cela en avant parce que ce n'est pas essentiel. Ce qui est essentiel, c'est d'avoir fait ce film, ensemble, qui dit non à la guerre.

» Plus de 100 000 bombes sont tombées sur le Liban, si l'on divise ce nombre par 33 jours, le chiffre est impressionnant. Je crois qu'il y a eu 50 morts par jour. Je vivais cette mort au quotidien, cette guerre à haut débit et il fallait dire non à tout cela, donc être dans un acte de création. C'est purement personnel. Au fur et à mesure que le film avançait, j'ai eu l'impression que ce n'était pas moi qui faisais tout ça. Les portes se sont ouvertes immédiatement, avec quatre producteurs, deux Français, un Belge et un Anglais, et le film a été produit à une vitesse incroyable, en moins d'un an. Comme s'il y avait urgence de témoigner pour ces victimes, pour ces morts inutiles. »

Tourné en numérique, le film est remarquable par les images où l'étalonnage est très subtil sur les images d'archives du début et les différentes périodes du tournage, par les situations qui mêlent réalité et récit fictionnel de la recherche de Zeina et enfin par une bande-son très travaillée, entre sons réels, musique et son de luth oriental. Toute cette partie technique sert le film ajoute à l'émotion qu'il provoque : le public est « sous les bombes » et vit le cauchemar des civils, la guerre n'est pas virtuelle. Le film la restitue dans toute son absurdité et sa barbarie.

Philippe Aractingi : « Rossellini, en 1947, avait filmé *Allemagne, année zéro* dans les mêmes conditions, après les bombardements. Ses caméras lui permettaient peut-être autre chose à l'époque. On a parlé de nouveau réalisme à propos de mon film. C'est un genre assez nouveau, un nouveau réalisme vidéo, car la caméra vidéo nous permet d'aller beaucoup plus vite et beaucoup plus proche du réel. Comme cinéaste, je suis fier d'avoir créé volontairement, ou involontairement, une sorte de grammaire nouvelle, mais en tant qu'humain je m'en fous ! Le film n'est que la couverture d'un message pro-victimes, contre la guerre. C'est cela l'essentiel. Même si la forme est novatrice, c'est ce que dit le film qui est important. »

Il est étonnant que le jury du 29e Festival du cinéma méditerranéen, pour la sélection officielle des longs métrages, n'ait pas été sensible aux qualités de ce film, non seulement novateur et créatif dans sa forme et son expression

cinématographique, mais surtout profondément humaniste par le fond. Certes *Eduart*, d'Angeliki Antoniou [7], mérite l'antigone d'or, mais *Sous les bombes*, de Philippe Aractingi, pouvait être, sinon récompensé, du moins salué pour sa démarche : non à la guerre !

Christiane Passevant,

novembre 2007.

[1] *L'Homme perdu*, de Danielle Arbid. Sortie nationale, septembre 2007.

[2] Voir article sur *le Dernier Homme* (2006) : *le Dernier Homme* de Ghassan Salhab. « Le mythe du vampire revisité » in *Divergences*, novembre 2007.

[3] *Caramel* est le premier long métrage de Nadine Labaki (2007), coécrit avec Rodney El Haddah et Jihad Hojeiry. Elle a obtenu le prix du meilleur court métrage à la Biennale du cinéma arabe de l'IMA, à Paris, en 1998. *Caramel* est le film d'une cinéaste consciente de la place des femmes dans le Moyen-Orient : « Je me suis toujours posé des questions à propos de la femme libanaise, oscillant moi-même entre deux mondes, la culture occidentale moderne, qui nous offre l'image d'une femme émancipée, et l'univers oriental, lourd de traditions, explique la réalisatrice. Chrétiennes ou musulmanes, nous subissons le poids de l'éducation rigide, de la religion toujours très présente. Nous avons la volonté de bien faire, de ne pas décevoir, et vivons dans la crainte du regard des autres, dans la hantise du jugement. Le Liban est considéré comme un exemple d'ouverture, de libération, mais ce n'est pas toujours le cas. La femme libanaise n'est pas très bien dans sa peau. Elle cherche son identité, parfois à travers le jeu des apparences, et souffre de l'hypocrisie du système. »

[4] *Bosta* (*L'Autobus*, 2005, 1 h 50 mn), de Philippe Aractingi : « Mon film a pour thème le renouveau et la réconciliation du Liban avec lui-même. Et c'est dans ce contexte que *Bosta* a été fait et distribué au Liban. Dès sa sortie, *Bosta* a été un véritable phénomène. Le film a en effet battu tous les records d'audience. Numéro un du box-office 2006 avec plus de 140 000 entrées. »

[5] *Sous les bombes*, de Philippe Aractingi (2006, 1 h 38 mn), scénario et dialogues de Michel Léviand et Philippe Aractingi. Sélection officielle du festival de Venise 2007.

[6] Philippe Aractingi a réalisé une quarantaine de films documentaires, des reportages et des films d'auteur. Cet entretien a eu lieu au festival de cinéma méditerranéen de Montpellier, le 31 octobre 2007, et sera publié, en intégralité, dans un prochain numéro de *Divergences*.

[7] L'entretien avec Angeliki Antoniou, réalisatrice d'*Eduart*, sera publié dans un prochain numéro de *Divergences*.